Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 14

Artikel: La plus haute gare du monde
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193562

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

et-à-Gobet, il trouva Judith; impatiente de connaître la réponse du cousin, elle était venue l'attendre là, sous prétexte qu'il y avait des poires sauvages à ramasser. D'aussi loin qu'elle aperçut l'oncle, elle sortit du champ par un trou de la haie et alla au-devant de lui, mais craignant d'aborder ce qu'elle désirait savoir, elle prit un détour :

— Vous avez pris bien de la peine pour moi, et je vous dois beaucoup, oncle, s'il plaît à Dieu, tout cela se retrouvera un jour ou l'autre.

— Voilà ce que c'est que d'être l'enfant gâté de l'oncle; on se démarie, c'est comme on veut. Tout va bien, Judiette, le cousin a été raisonnable. Il a d'abord fait la grimace, ce qui se comprend, tout est prêt : il a réparé la maison, fermé le jardin de palissades, acheté deux vaches, que sais-je encore... et le tout pour les beaux yeux d'une Judiette qui le plante là. Demain je vais retirer les annonces et voir le menuisier, pour lui dire qu'il doit attendre un avis avant de se mettre à l'ouvrage. Ah ! mais, j'y pense, le ministre ne peut pas tout arrêter à la prière du premier venu, tu dois venir avec moi. C'est demain dimanche, nous sortirons de bonne heure, comme pour aller au sermon, et nous irons droit à la cure. Quant à Lausanne, on écrira.

Les gens ne manquèrent pas de remarquer le lendemain, que le pasteur n'avait pas annoncé les fiancés, et les jeunes filles de jaser et de faire mille cancans au sortir même de l'église, et les commères de se mettre de la partie et d'embrouiller si bien tout ce qu'on disait qu'à la fin de la journée on n'osait plus conter l'histoire qu'à l'oreille. Samelet triompha et il fit gros bruit de ce qu'il appelait un bon soufflet à l'orgueil de Pierre à Claude qui, ajoutait-il, avait refusé sa fille à son Charles. On ne disait rien de Judith, ou presque rien; c'est sur le cousin que s'exerçait la malice des voisins : il y a ceci, il y a cela, il est forcé d'en épouser une autre ; que ne disait-on pas? Un ami de Charles fit écrire à Paris que tout était rompu, qu'il devait revenir le plus tôt possible, et tout de bon renouer avec Judith; que le cousin était un vilain merle dont on n'avait plus voulu.

Il y avait un an que Charles à Samelet s'était enrôlé. Il avait dès longtemps pressenti la tournure déplorable que pouvaient prendre les affaires de son père, qui, grâce à sa manie des charrois et à son inconduite, courait à sa ruine et à la misère, et il avait fini par désespérer de le voir revenir à une existence plus sage et plus honnête. Et comment ne pas désespérer, quand tous les jours revenaient les mêmes scènes, l'ivresse de son père ou les saisies des créanciers. Le pauvre garçon était devenu sombre et taciturne; il était toujours consciencieux au travail, mais il n'y mettait plus l'ardeur et la persévérance que donne l'espoir d'en retirer quelque profit. Il voyait s'en aller pièce à pièce ce domaine qu'il était presque seul à cultiver, ces champs qui avaient été son berceau, ce patrimoine enfin, dont une partie devait lui revenir un jour, et quelque effort qu'il fît sur lui-même, la triste et impitoyable réalité lui apparaissait toujours.

Cependant Samelet, qui ne revenait que par instants à des idées d'ordre et de travail, avait continué son train de vie, buvant par dépit, quand sa femme essayait de le ramener par de bonnes paroles, ou s'attardant, autant par habitude que par laisser-aller et faiblesse de caractère, dans les cabarets de Lausanne ou des environs. Au fond c'était le meilleur homme du monde, du moins c'était le dire de tous les amis qui profitaient de sa compagnie, car il payait du vin à qui en voulait, et tirait de son gousset jusqu'au dernier demi-batz. Les cabaretiers le trouvaient aussi fort honnête homme; car il faisait grosse dépense et payait ses *crédits* avant toute autre dette. On ne lui faisait en somme qu'un seul reproche : il était trop bon, c'est ce qui l'avait ruiné. Ce trop bon est charmant, n'est-ce pas, appliqué à Samelet. C'est ainsi que l'on disait... et que l'on dit encore de ceux qui se ruinent, faute d'énergie et d'activité, et qui dévorent à belles dents intérêt et principal. Trop bon ! n'est-ce pas une profonde ironie, une raillerie amère que ce jugement porte sur le malheureux qui dilapide le modeste patrimoine qui eût fait vivre sa famille. Trop bon ? c'est-à-dire buveur, désœuvré, faible, incapable, sans religion surtout et sans noblesse de cœur. Tel était Samelet.

(*A suivre*).

Pendant la session inaugurale de la nouvelle législature, M le député Aloys Fauquez a adressé à ses collègues, MM. Dorier et Pelet, inspecteurs de salle du Grand Conseil, la jolie lettre qu'on va lire :

Messieurs Dorier et Pelet, inspecteurs de salle.

Messieurs et chers collègues.

Permettez-moi, à présent que les électeurs ont renouvelé mon contrat pour quatre ans, de venir vous demander respectueusement s'il n'entrerait pas dans vos convenances de faire confectionner un fauteuil qui soit en rapport avec mon humble personne.

Les fauteuils qui servent à la table dite du *Soleil*, datant, sauf erreur, de 1803, et le bois en étant vermoulu, plusieurs accidents, préjudiciables à ce mobilier, se sont déjà produits. C'est ainsi qu'une jambe d'un fauteuil est partie sans congé et que vous pourrez voir un autre fauteuil auquel il manque le bras droit.

Comme ces accidents sont arrivés pendant le court laps de temps d'une année, ce n'est pas sans effroi que vous devez songer au sort réservé aux autres respectables fauteuils qui doivent servir pendant quatre ans.

Dans ces circonstances il me paraît, dans l'intérêt bien entendu de l'Etat, que la confection d'un nouveau fauteuil en bois dur et de dimension raisonnable s'impose. Aussi est-ce en toute confiance que je vous soumets la présente requête à laquelle, après examen, vous ferez droit, j'en suis convaincu.

Veuillez agréer, Messieurs et chers collègues, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

(signé) ALOYS FAUQUEZ.

Exerciço et coumandémeint.

Se cein a bin tsandzi po lo militéro, per tsi no, du lè z'autro iadzo, l'est onco po lè brâvo comi d'exerciço que cein a lo mé tsandzi ; kâ ora ne sont diéro què dâi gratta-papâi que n'ont perein à coumandâ, tandi que, dévant, c'étâi coumeint dâi vretablio colonets qu'aviont adé lo sâbro ein man, kâ faillâi dressi lo dépou, férè manœuvrâ la melice dozè iadzo per an, la demeindze ; menâ lo contingent âi rasseimbliémeints, à l'avant-rihuva, à la granta rihuva et à la féta civiqua, et bin dâi iadzo, onco, coumandâ la pararda à l'abbâyi. Et pi que poivont férè cein que volliâvont, sein que nion n'aussè on mot à repipâ, et l'arrevâvè prâo soveint que se fasont âidi et reimpliaci pè lè caporats âo bin lè sergents quand l'ein aviont permi lâo z'hommo.

Dein onna coumouna dâo grand distrit, lâi avâi on caporat qu'avâi binsu onna bouna câva, kâ n'étâi pas on n'héro, et se l'avâi reçu lè galons, c'est qu'on avâi fermo prédzi por li âo capitaino. Lâi avâi assebin on simplio sordâ, lo grand Phelippe, que cognessâi son serviço su lo bet dâo dâi, et qu'arâi met ti lè coups lo caporat dein on sa, à recoulon.

Onna demeindze que fasont l'exerciço et que fasâi rudo tsaud, lo comi, qu'étâi on bocon assâiti, coumandâ cauquiès menutès, aprés quiet s'arretâ po trairè son chacot et po se panâ lo front. Et coumeint parait que n'avâi pas tant d'acquouet cé dzo quie, ye coumandè : Repou ! et fâ : Tè, Phelippe, t'espliquéré à clliâo z'hommo la tserdze ein dozè teimps; et tè, caporat, t'âodré no queri duè tsanès dè vin âo Casino !

Dinsè de, dinsè fé !...

Et po lè coumandémeints, on s'ein terivè adé à l'honneu lè z'autro iadzo et n'iavâi pas fauta, coumeint ora, dè coumandâ tot à mesoura ; on poivè coumanda à l'avanço, que cein allâvè rein dè mî.

Dein on autra coumouna, dévessont parti on matin po la granta rihuva. On iadzo ein route, lo comi qu'avâi einviâ dè torailli on bocon, trait son chacot po preindrè sa pipa et son paquiet dè tabâ, et coumeint l'étâi d'obedzi dè s'arretâ on momeint po reimpliâ son tourdzon et po férè fû, coumandâ à son contingent : Allâ adé ! arche ! et quand vo sarâi vai cllia bâoza dè vatse qu'est lé âo bet dè l'adze, vo farâi : harte, front !

Et quand l'a zu allumâ et reduit son tabâ, son brequiet et sa pierra, lo comi a retrovâ son contingent vai la bâoza.

C'étâi dâi comi, cein !

La plus haute gare du monde.

La *Bibliothèque universelle* d'avril publie une intéressante étude de M. Ed. Lullin, à laquelle nous empruntons les curieux détails qui suivent :

Les plus étonnants chemins de fer de montagne du monde sont ceux que l'on établit en ce moment, d'après le système Abt, mais avec de grandes difficultés financières, dans l'Amérique du Sud, et qui font partie du réseau connu sous le nom de « Transandin ». La Cordillière des Andes court comme une gigantesque chenille, jalonnée par quatre-vingts volcans, entre la République Argentine, la Bolivie, le Pérou, le Chili, la Colombie et l'Etat de l'Equateur. L'altitude de cette sorte d'épine dorsale atteint 6500 mètres, et les cols qui permettent de la traverser sont à 4000 et 4500 mètres au-dessus de la mer; sur ses vastes plateaux, les volcans ont fait une cuisine effroyable, de sorte que pendant des heures et des heures le voyageur circule dans les cendres et la lave, dans le salpêtre et le soufre, dans le borax et les débris de nombreux minerais de cuivre, d'argent ou d'or.

C'est pour exploiter les mines très riches qui se trouvent à ces hauteurs que les pionniers actuels donnent l'assaut à cette usine naturelle de produits chimiques et de métaux précieux au moyen des voies à crémaillière, qu'on voit se dresser contre les Cordillières comme de petits serpents qui voudraient enlacer l'énorme chenille. Mais les voyageurs des chemins transandins sont exposés à des inconvénients dont nous n'avons aucune idée sur nos chemins de fer de montagne européens, car l'altitude de 2300 et quelques mètres des stations supérieures de nos lignes du Pilate et du Rothhorn n'est rien en comparaison de l'altitude de 3696 mètres où se trouvent, par exemple, dans les Andes, la gare d'Ollagna et son hôtel hospitalier. Là, l'eau bout à 90 degrés au lieu de 100 ; la température s'est abaissée considérablement et la quantité d'oxigène de l'air a diminué de plus d'un tiers, ce qui cause naturellement aux voyageurs le malaise bien connu qu'amène la raréfaction de l'air. Si l'on fait rapidement l'ascension sans avoir soin de s'enduire la figure et les mains de graisse, celles-ci se couvrent de gerçures et d'enflures, et si l'on descend en train express de cette station dans le fond de la vallée, on reste oppressé, comme un asthmatique, pendant plusieurs jours.

D'après celà, on peut juger combien peu le voyage sera agréable pour ceux qui auront à parcourir la dernière section du chemin de fer transandin qui est encore en construction, et dont la gare supérieure de Viscovaya est située dans une région presque constamment envahie par la neige et la glace, à 4500 mètres d'altitude, presque à la hauteur du sommet du Mont-Blanc.

Voici un bien curieux et amusant épisode de la vie de Richepin. Au temps où il conçut le plan de son roman de *Miarka la Fille à l'Ourse*, il lui était nécessaire d'étudier les mœurs des Romanitchels, ou bohémiens. Il fit alors la connaissance d'une famille de ceux-ci, en compagnie de laquelle il vécut assez longtemps. Lui-même, d'ailleurs, a raconté cette aventure. Les Romanitchels, dont il était devenu l'ami, allaient de foire en foire, disant la bonne aventure, faisant des tours de force et de cartes, improvisant des concerts. M. Richepin s'engagea bravement dans leur troupe, — et en route!

Il ne tarda pas à être expert dans le métier. Il excellait particulièrement dans les tours de cartes, suffisamment, à coup sûr, pour être un escamoteur passable au regard des paysans chez qui les Romanitchels allaient battre l'estrade. Et il y avait aussi les tours d'adresse, poids, sauts périlleux, bouteilles maniées en équilibriste et en jongleur. Comme besogne courante, M. Richepin corsait de sa voix de baryton les chœurs dont le chef de la troupe, nommé Rasponi, chantait le ténor, tandis que la mère fiorituait sur un crin-crin et que les deux filles grattaient frénétiquement les cordes d'une guitare et d'une mandoline.

Chemin faisant, le jeune et déjà célèbre écrivain notait tous les détails de cette vie aventureuse, il apprenait le langage des bohémiens, il consignait avec soin toutes ces étrangetés qui font de *Miarka* un livre à la fois si curieux et si exact.

M. Richepin avait à un tel point accepté son rôle qu'on finit par le prendre pour un bohémien sincère. Partout où la bande passait, il se trouvait un peintre pour s'écrier: « Oh! par exemple, voilà bien le vrai type! » et le romancier devait alors consentir à s'improviser « modèle ». Aux environs de Fontainebleau, près de Barbizon, où vient s'installer durant l'été toute une colonie de « rapins », il eut même un tel succès qu'il dut poser une vingtaine de fois pendant une seule journée.

Opéra. — La troupe lyrique de M. Scheler, dont les débuts ont été favorisés des éloges de tous nos journaux, et qui nous promet une excellente saison d'opéra, nous annonce pour demain, dimanche : **LA MASCOTTE**, ce charmant opéra d'Audran, si riche de morceaux bien rythmés et très mélodiques. Il suffit de rappeler la valse: *C'est une mascotte, ô mes amis*, devenue populaire; le duo où Pippo et Bettina, se rappelant le passé, s'amusent à imiter l'un ses moutons, l'autre ses dindons; puis plusieurs chœurs et couplets bien tournés. Tout y est gai et entraînant; aussi sommes-nous convaincus, que la salle sera comble.

Glion-Naye. — Si le beau temps dont nous jouissons continue, la ligne sera ouverte le 1er mai. Tous ceux qui n'ont pas encore fait ce trajet, à la fois si pittoresque et si grandiose, sont sans doute impatients de s'accorder cette jouissance.

Mot du métagramme de samedi: *homme, pomme.* — Ont deviné : MM. L. Margot, Ste-Croix; — Guilloud, inst., Avenches; — L. Orange, Genève; — L. Hoffmann, Genève; — Lse Steiner, Lausanne; — L. Hoffmann, à Plainpalais, Genève. La prime est échue à ce dernier.

Boutades.

Un monsieur rencontre un jeune villageois et lui demande :

— Comment t'appelles-tu, mon petit garçon?

— Comme mon père.

— Et ton père?

— Comme moi.

— Mais enfin, comment t'appelle-t-on quand c'est l'heure du dîner?

— M'appelle pas; j'suis toujours l'premier.

L. MONNET.

CAUSERIES du CONTEUR VAUDOIS

1re série, nouvelle édition, considérablement augmentée et illustrée de jolis dessins par RALPH.

En vente au bureau du CONTEUR VAUDOIS et dans toutes les librairies.

PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité; nombreuses références.

L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE

COMPTES DE MÉNAGE

VALABLES POUR 4 ANS

En vente à la *Papeterie Monnet*. — Prix 2 fr.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

Demander à **J.-H. MATILE**, au Petit-Bénéfice, **Morges**, échantillons de ses nouveautés pour robes, jupons, jaquettes et manteaux. Marchandise solide et meilleur marché que partout ailleurs, à qualité égale. Confection pour hommes; draperie, cotons, couvertures, tapis, descentes de lit, etc.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.
Encaissement de coupons. Recouvrement.

**Nous offrons net de frais les lots suivants: Ville de Fribourg à fr. 13,50. — Canton de Fribourg à fr. 28,—. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 49,50. — Canton de Genève 3 % à fr. 104 — De Serbie 3 % à fr. 89,—. — Bari, à fr. 60,—. — Barletta, à fr. 46,50. — Milan 1861, à 39,50. — Milan 1866, à fr. 11,50. — Venise, à fr. 25,75. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 108, —. — Bons de l'Exposition, à fr. 6,50. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 15, — — Tabacs serbes, à fr. 12,—. — *Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres.* — J. DIND & Co, *Ancienne maison J. Guilloud*, 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du *Moniteur Suisse des Tirages Financiers.*

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.